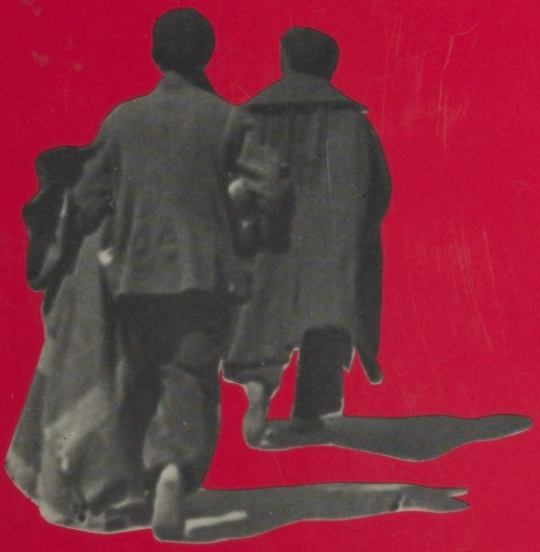
# La mésaventure espagnole

# LUCIEN BODARD



Néo
Nouvelles Éditions Oswald

92
5

LUCIEN BODARD

# LA MÉSAVENTURE ESPAGNOLE

*récit*

28
juin 80

Préface de l'auteur

Nouvelles éditions Oswald

Lh. 27
2775

DL-03-11-1979-28877



ISBN 2-7304-0016-8

© Nouvelles éditions Oswald (Néo)
38, rue de Babylone, 75007 Paris

# PRÉFACE

*Nuit des temps. Comme les années ont engouffré ma jeunesse. Il y a longtemps : une autre vie, un autre moi, désespéré et livré à l'horreur planante, diffuse et pesante. Le commencement de ma vie d'homme. J'étais sûr qu'elle ne durerait pas longtemps, que je serais tué à la guerre qui s'approchait, qui venait, qui allait éclater. Les forces du mal se déchaîneraient et j'en serais victime. Elles sont venues, ces forces, et, miraculeusement, j'ai été sauvé, moi si incapable. Miracle, car j'étais simple tringlot au cœur de la mêlée, dans les Ardennes, là où les Panzers de Hitler ont percé. Ma division a été décimée en quelques heures, à l'exception de ma compagnie du train qui n'a même pas pu entrer en action et s'est retrouvée intacte et inutile. Elle a reçu l'ordre de faire retraite. Nos camions sur les routes des plaines du Nord, en tête de l'exode, en plein été flamboyant. Ainsi, j'ai survécu, mais ma foi était détruite car moi, fils de consul, je croyais à la France. Je prenais conscience qu'elle n'avait été qu'une illusion, qu'une idée, presque dérisoire...*

*L'Occupation, mon pays livré à la croix gammée. Relents de la décomposition, pourriture, découverte de ce qu'étaient les hommes. Ignominie. Découverte de l'héroïsme aussi que je ne connaissais pas, je ne suis pas ce qu'on appelle un homme de courage. Tout ce que je pouvais*

*faire, c'était de haïr les Allemands et les Français qui s'étaient laissé corrompre : les collabos. Pour une fois — ce qui ne devait pas m'arriver souvent par la suite — je m'étais engagé avec passion, même si cela n'était que moralement. J'écoutais Radio-Londres et j'étais, modeste et inutile, le témoin d'immenses événements. J'avais le sens du destin et aussi de l'espoir, même si je savais qu'une France victorieuse ne serait plus jamais grande. Mais de Gaulle à Londres m'enthousiasmait car, au moins, dans la désagrégation de mon pays, il était la voix qui sauvait les apparences. Temps terrible, temps merveilleux où le sort se retournait.*

*La Résistance. Je ne l'ai pas connue. J'en étais sans doute indigne. Mais, au bout d'un certain temps, il m'apparut que je devais moi aussi faire quelque chose. Au lieu d'aller au maquis, je sentis en moi l'urgence, le besoin, de rejoindre la France Libre. C'est pour cela que je m'évadai par l'Espagne. Oh, je n'ai rien accompli d'extraordinaire. J'ai recherché une filière et, après de longs tâtonnements, j'en ai trouvé une. Les Pyrénées, l'Espagne, Alger, Londres, les V1, mon débarquement en France. Même pas en combattant ; comme lieutenant à titre fictif, chargé d'appliquer les ordonnances d'Alger sur la presse. En réalité je n'ai rien fait... Un dadais.*

*Mais un peu plus tard, en 1946, j'ai écrit ce livre, « La mésaventure espagnole », sur ce qu'avait été mon évasion. Livre depuis longtemps oublié et que j'aime pourtant retrouver, que je suis heureux de voir resurgir. Finalement, j'avais mis beaucoup de moi en lui. J'y trouve déjà ce*

*qui devait devenir ma vision du monde ; le sens de l'absurde au milieu des abominations. Récifs sur lesquels à chaque instant je pouvais m'écraser et que, bien plus par chance que par intelligence ou volonté, j'ai évité. Je les sentais ces récifs, ils me terrifiaient et m'hypnotisaient. J'avais un instinct ignoré, un certain sens d'appréhender la destinée souillée de sang, de mort, d'hypocrisie, de passions effrénées, et pourtant parfois, pour certains, source de magnificence.*

*Ce récit est en quelque sorte un témoignage. Moi-même, sans être vraiment mêlé au grandiose et au sordide de l'Histoire, j'étais sur les bords de son cratère. Sa lave pouvait m'ensevelir... En ces temps de folie, de calamité, et parfois de sainteté, j'ai, je crois, un peu compris le grotesque qui toujours, comme une écume, flotte sur la tragédie. A cette époque, la tragédie régnait absolument et moi, tout en la côtoyant, je n'en ai connu que les aspects comiques. Ce ridicule qui toujours accompagne la mort, l'affreux, le superbe. Ce ridicule qui est bêtise, mais aussi démonstration de la force des hommes arrivant bassement ou splendidement à survivre. Règne de la Camarde et aussi la puissance de la vie.*

*C'est mon domaine ce ridicule. Il m'a accompagné tout au long de la mésaventure espagnole dans le passage des Pyrénées, au camp de Miranda, cette poubelle où, sur fond de misère, dominait le pouvoir de l'argent, même si cela n'était que sous la forme de sommes minuscules. Mais cela suffisait pour que se crée un monde avec ses lois, ses commerces, ses marchandises, ses intrigues, ses ambitions, ses vanités, ses ruses.*

*Miranda, extraordinaire creuset. Et cela en pleine Espagne franquiste encore en proie aux stigmates de la guerre civile, en pleine répression. Et puis il y eut un séjour forcé à Madrid où, avec mes compagnons, je cherchais vainement le plaisir. Pourtant de ces camarades apparemment si futiles, outres gonflées, combien ont ensuite péri glorieusement — quoique maintenant je me méfie du mot « gloire ». Mais encore une fois j'ai survécu.*

*Ce livre, à moi aussi, il m'avait échappé de la mémoire. Après la Libération j'avais été appelé, cette fois, par une grande aventure qui me concernait, celle du journalisme, celle du grand reportage. Là, étonnament, je me suis comporté avec beaucoup plus de capacités. Je me suis découvert un don qui m'a permis d'exister, celui de l'écriture. Et aussi celui de ressentir, de voir, de deviner. Je ne sais pourquoi je possédais le sens des hommes, des masses, de leurs fureurs et de leurs écrasements. Mais les drames auxquels, par mon nouveau métier, j'assistais étaient encore une fois terribles et mesquins. Révolutions, Represailles, Grand Fracas, Sordides Combines m'étaient offerts pour que de mon mieux je les mette en mots. En somme, j'étais devenu un charognard. J'allais où il y avait du cadavre déjà pourrissant ou en devenir. J'ai surtout retrouvé la vie, l'éternelle Asie de mon enfance, où je voyais apparaître dans le camp de la rébellion le visage de la Vertu, elle aussi cruelle. Jouissance des guerres coloniales ; érotisme et tortures, cérébralisme calculé, stupidité aussi, cupidité.*

*Enfin, peu à peu, j'ai été pris par la lassitude de tout cela, toujours les mêmes trames. Presque*

*un écœurement. Mon désir de paix. Et puis ces acharnements funestes, ces défaites françaises qui s'accumulaient. Je suis arrivé à comprendre que ces guerres-là, encore plus que les autres, étaient condamnées et sinistres.*

*Pourquoi est-ce que je parle de tout cela ? Parce que, quinze ans après « la Mésaventure espagnole », je suis revenu au livre, à des livres. Plus de cette agitation, de ce forcing perpétuel. La solitude... Pas complète cependant car j'avais à côté de moi ma collaboratrice Marie Cardinal. Cela dure depuis quinze ans. Peu à peu j'ai appris à rejeter les dépouilles, les écailles du journalisme, cette technique trop simplifiante, trop systématique, avec ses trucs et ses exigences. J'ai été un bon journaliste et Marie m'a aidé à devenir — dans quelle mesure ? — un écrivain. J'ai découvert la liberté, la libération des faits, des références, des événements, sur lesquels en tant que reporter, je brodais certes, mais le plus honnêtement possible. Comme journaliste je croyais déjà à la puissance de l'imagination pour rendre la réalité qui est plus contradictoire, farouche, inattendue, stupide qu'on le conçoit généralement. J'ai toujours été subjectif. Mes articles, pris sur la chair vive, étaient, dans leur suite, des romans feuilletons tâchant d'exprimer une approche de cette vérité qui a mille facettes. Mais le livre, ce voyage dans les nuées, c'est tellement plus exigeant, plus dur. Aller au fond de soi pour rechercher, pour rendre ses fantasmes qui toujours dominent et commandent, même si le sujet paraît éloigné de soi-même. Illusions, il faut toujours se labourer. Oui, avec Marie j'ai appris cela, même*

*si mon monde est loin du sien, mon monde grandiloquent et en putréfaction. Ma conception de l'univers est sortie des normes que l'on m'avait inculquées. Sur cet océan infini et vague qu'est devenu pour moi la vie, flottent toujours des îles : mon enfance chinoise, la défaite de 40, ma mère, mon premier métier de voyeur. Un pessimisme bariolé... Mais, pour arriver à l'écriture vraie, il m'a fallu de la rigueur. Car, livré à moi-même, je ne suis qu'inondations et méandres. Il a fallu construire les barrages où s'écoulent mes fleuves de mots. Il a fallu que je m'habitue à mon inconscient, car jamais je ne sais ce qui va sortir de moi et qui souvent me stupéfie. Quel travail, quel labeur ! Et combien de livres avortés où je m'enhardissais peu à peu avant d'apprendre à être complètement moi-même avec mes romans à base de folie.*

*Au fond, le journalisme m'a servi et desservi. Il m'a empêché de poursuivre une vie d'écrivain que j'avais ébauchée, mais il m'a aidé à me faire une représentation personnelle de l'univers. Certes, cette vision était déjà à l'intérieur de moi, on peut la discerner dans « la Mésaventure espagnole ». Je crois que tout ce que je suis devenu, ce que j'ai pu écrire, est en germe dans ce livre. Là sont mes racines de journaliste et d'écrivain, là est mon bicéphalisme, là s'annonce ma vie si torturée et si merveilleusement préservée. C'est pour cela que j'ai accepté de voir renaître ce texte si loin de moi et qui est déjà moi. Toujours le tragique et le ridicule. Le désespoir dans la vie et pourtant l'espoir dans cette vie.*

*Lucien Bodard*

# Première partie

Les difficultés commencèrent quand j'eus décidé de passer à l'action. Je m'aperçus vite que ce ne serait pas facile de rejoindre les Forces Françaises Libres. Je m'agitais beaucoup dans le Paris secret pour ne recueillir que des renseignements décevants. Des personnes bien intentionnées, vivant dans une atmosphère de conspiration sans risque, me confiaient confidentiellement des inepties ou inventaient des romans. D'autres levaient les bras au ciel en me disant que j'arrivais trop tard ; ah, si seulement j'étais venu les voir quelques mois auparavant ! Il y avait eu le temps heureux où les avions décollaient régulièrement de la zone libre vers l'Angleterre, et où les sous-marins alliés croisaient sur les côtes de Méditerranée en mission de ramassage. Il y avait eu aussi le court moment où, après l'occupation du Midi de la France, les Pyrénées offraient de multiples facilités d'excursions et de sorties. Maintenant, les Allemands avaient labouré les aérodromes clandestins, et les Anglais ne risquaient plus d'appareil que pour des personnages considérables. Les boches avaient ceint les Pyrénées d'une frange interdite, truffée de Gestapo, de patrouilles, de postes de garde et de chiens policiers. Enfin, je tombai, au cours de mes recherches, sur

un monsieur qui me parla des filières mais n'en connaissait pas lui-même, malheureusement. Il ne me restait plus qu'à partir à leur chasse, mais elles se révélèrent un gibier difficile à lever. Les filières étaient des sociétés très secrètes, qui faisaient la traite des jeunes gens désireux de passer chez les Alliés. Elles prenaient le candidat agréé presque à domicile et le transportaient, par des moyens imprévus, jusqu'en Espagne. Leur valeur dépendait moins de l'organisation — comment lutter sur ce terrain ? — que d'idées qu'elles exploitaient. Chaque filière connaissait, après des tâtonnements, une période de gros débit, et puis disparaissait ou se transformait, quand l'idée, éventée, avait fait son temps. Ces combinaisons éphémères étaient très pourchassées et ne se défendaient qu'à force de discrétion. Même quand le candidat avait « contacté », à force de patience, une de ces organisations, il pouvait encore fort bien être éconduit, soit qu'il ne plût pas aux recruteurs, soit qu'il fût tombé sur une agence spécialisée. Certaines de ces organisations s'occupaient des aviateurs abattus, d'autres se consacraient aux militaires, d'autres travaillaient avec les agents des services secrets, rares étaient celles qui prenaient le tout venant. Il est vrai que même là les recommandations pouvaient servir.

Toutes ces choses me parurent longtemps mythiques. Bien des individus en parlaient avec force détails, mais sans connaître de moyen d'approche. J'importunais en vain une Anglaise récemment relâchée, un juif vivant dans un grenier, un dresseur de chien, un chanoine, un professeur de la Faculté des Lettres. Le hasard

s'acharnait contre moi : la filière venait d'être prise, ou toutes les places étaient retenues pour six mois, ou le fabricant de faux papiers, fortune faite, se retirait du commerce. Je frappai ainsi à bien des portes, sans trouver la bonne.

J'avais parlé de mes projets, sans grand espoir, à une demoiselle qui donnait des leçons de chant aux vedettes en herbe. Elle vint, un beau matin, en coup de vent, m'annoncer la grande nouvelle. Elle était toujours un peu exaltée, cette grande fille maigre entre deux âges, vêtue à la garçonne ; elle avait une voix cassante, cet air autoritaire des dames qui ont donné trop de leçons. Elle faisait un peu vieille fille, un peu cousine Bette, avec son long visage osseux et sa peau jaune. Fatiguée des jalousies de cabot et des chansons réalistes, elle se consacrait maintenant aux grandes causes, sans grand danger. Ce jour-là, sa figure était éclairée de satisfaction intérieure, et elle avait une note chaude dans la voix. « Ça y est, j'ai ton affaire, mon petit, me dit-elle en se frottant les mains ; je pensais à toi depuis quelque temps, mais j'ai enlevé le morceau ce matin. Tu vas partir en avion pour l'Angleterre, tout comme un prince. J'ai répondu de toi, il ne s'agit pas de se dégonfler. » Devant ma mine étonnée, elle me raconta toute l'histoire. Récemment, une jeune femme était venue la supplier de lui monter un numéro en moins d'un mois. Mon amie avait levé les bras au ciel, d'autant plus que la petite n'avait jamais chanté et se tenait raide comme la justice. Heureusement, elle s'y était mise très vite, et elles étaient devenues bonnes amies. Son élève, d'abord muette et mystérieuse, s'était peu à peu

apprivoisée. Enfin, elle s'était confiée — en lui faisant jurer de ne rien dire — : elle faisait partie des services secrets français. « Tu n'imagines pas le mal que j'ai eu à lui faire vider son sac, je devais lui arracher les mots. C'est une héroïne. C'est elle qui a organisé l'évasion du général Giraud. Elle s'est rendue en Allemagne, enfermée dans un wagon frigorifique, elle était à moitié gelée en arrivant, la pauvre petite. Le coup fait, elle a eu toute la Gestapo à ses trousses, mais ils ne l'ont pas eue. Comme elle doit repartir là-bas, elle a imaginé de se faire embaucher dans une de ces troupes d'artistes qui font les camps de prisonniers. Elle a de très grosses relations et se tient en rapport avec toutes les organisations clandestines. Tu penses que je lui ai parlé de toi. D'abord, elle a été très réticente, puis m'a assurée qu'elle ferait ce qu'elle pourrait. Ce matin, elle m'a dit que tu allais partir par avion, mais qu'il fallait que tu voies d'abord son chef, un capitaine. Elle te donne rendez-vous chez elle, dans un petit hôtel à Montmartre, à dix heures demain matin, pour y rencontrer ce monsieur. Sois exact, il se dérange pour toi. A propos, elle me charge de te dire de ne pas t'étonner de l'uniforme du capitaine, je pense qu'il doit être habillé en allemand. Au revoir, mon petit, et bonne chance, je me sauve. »

L'hôtel, tapi au fond d'une ruelle, faisait borgne avec ses murs à la tapisserie passée, son plancher non ciré, et un escalier de bois au fond du couloir. Un homme en gilet rayé lisait son journal devant le tableau où étaient accrochées les clefs, et me dit de monter au cinquième en me glissant

un coup d'œil furtif. Quand je frappai à la porte, une voix douce me répondit d'entrer, au bout de quelques instants. L'espionne était encore au lit, mais elle s'était assise sur son oreiller, et avait enfilé un peignoir bleu délavé qui se fermait mal sur son cou blanc. Un édredon rose gisait sur le plancher, un plateau, avec un bol vide et des miettes de pain, se tenait en équilibre près de ses pieds. Les rideaux avaient été tirés, et le jour accusait le désordre de la pièce. Une robe était jetée sur une malle, une chemisette et des bas encombraient l'unique chaise, une pile de livres recouvrait la table de chevet, un paravent cachait mal le bidet. La femme elle-même était d'un roux ardent, elle avait un visage rond criblé de taches de son, tout souriait en elle, et ses yeux bleus, et sa bouche charnue, et elle agitait ses petits bras potelés en signe de bienvenue.

— Je m'excuse, fit-elle, de vous recevoir dans un pareil désordre ; mais, avec la vie que je mène, j'ai perdu mes habitudes de petite-bourgeoise. Asseyez-vous et causons un peu ; nous avons tout le temps, le capitaine ne sera pas là avant quelques minutes. Voulez-vous un peu de café ? Si, si, je vous en prie, me dit-elle avec une moue charmante.

Elle sonna, et fit sa commande au garçon qui me dévisagea lui aussi. Je fus bientôt empêtré d'une tasse avec du jus nauséabond. Elle prit quelques morceaux de sucre qui traînaient au fond de son sac, au milieu de cigarettes cassées, et me força à en accepter un.

Les politesses terminées, elle procéda à un petit interrogatoire qu'elle mena avec conscience, selon

les règles qu'elle avait apprises. Elle s'était composé un visage sérieux, gribouillait sur un petit calepin noir, réfléchissait en suçant son crayon, jeta enfin sa tête en arrière, et se mit à rire. « Ça y est. Mais ce n'est pas moi qui décide, c'est le capitaine. » « Est-il habillé en allemand ? » demandai-je. Cela l'amusa beaucoup. « Non, il est capitaine de gendarmerie, il s'occupe du camp de Drancy. Ce n'est pas un flic ordinaire, à vrai dire, il n'est là-dedans que depuis peu de temps, par ordre de Londres. Auparavant, c'était un monsieur très bien, avec un titre et une grosse situation. Il a abandonné tout cela pour se rendre utile, vous ne pouvez imaginer le bien qu'il fait dans le camp. Je l'appelle parfois l'apôtre, alors il se fâche : je ne fais que mon devoir, me répond-il. Combien en a-t-il sauvé de ces pauvres juifs, il s'est presque ruiné pour leur apporter des douceurs. Mais le voilà. »

J'entendis un bruit de bottes, des coups secs sur la porte, et me trouvai en face de l'individu. Il avait une taille moyenne, et une corpulence d'homme bien nourri ; sa tête, sans signe particulier, montrait la peau rose et la raie impeccable du bon militaire. Il était briqué, pommadé, reluisant, avec l'attirail complet du guerrier en ville, bottes et badine. Il parlait d'une voix neutre et forte, grimaçait un peu pour détacher chaque mot, et intercalait entre ses phrases un instant de réflexion. Il commença par étudier la position de la question. Il me démontra l'impossibilité de passer par les Pyrénées, et le danger de me joindre aux bandes de saboteurs. « L'Intelligence Service vous donnera deux mille francs par mois, et vous

finirez par être pendu, après une vie misérable. Il n'y a qu'une seule solution, le départ par avion. Je ferai mon possible pour vous. » Je le remerciai chaleureusement. Cette fois-ci, il sourit un peu : « Attendez d'être parti pour me remercier » ; puis il ajouta : « Il y a une chose dont je dois vous entretenir, bien que cela me soit pénible », et il me dit que je devais lui verser dix mille francs pour couvrir les frais. Son organisation, pour conserver son indépendance, ne recevait de subvention de personne. « Venez porter cet argent demain, et vous partirez ensuite. »

Quand je m'en allai, les laissant dans un entretien animé, j'étais plein de doutes. Il m'avait donné sa carte, je me rendis donc à l'adresse indiquée, c'était une caserne. Je découvris mes embarras à un camarade habitué aux faux départs. Le camarade se mit à rire : « C'est le coup de l'avion, mon vieux, moi, j'ai déjà été refait quatre fois. Quant tu as casqué, tu vas dans un coin perdu, en rase campagne, tu te caches dans un fossé, près d'une grande prairie, où tu attends toute la nuit ; naturellement, rien ne vient, et tu rentres à Paris, bredouille et enrhumé. Ça m'a déjà coûté une petite fortune. Ça aurait pu me coûter plus cher, car, si l'avion ne vient pas, parfois les Allemands ne manquent pas le rendez-vous. C'est louche chaque fois que quelqu'un te demande de l'argent pour ce genre d'affaire, comme si les Anglais avaient besoin d'être payés ! » Je me dégonflai donc, et le capitaine le prit très mal. Il vint me réclamer l'argent, sous le prétexte que j'étais engagé et que les dépenses étaient faites ; puis il proféra quelques

menaces mystérieuses avant de décamper. Il prit l'habitude de m'envoyer des mots impératifs et, bien après mon départ, exigeait encore son dû.

Je subis peu après une autre offensive aérienne. Mon garagiste me téléphona qu'il m'envoyait une de ses meilleures clientes, une femme très débrouillarde, qui pourrait m'être utile. Cette dame ne tarda pas à venir. Son physique annonçait la maîtresse-femme. Elle appartenait à ce genre de dames importantes et disgraciées, qui écrasent une laideur naturelle sous un amas d'étoffes, de fourrures et de bijoux. Elle était forte, osseuse, basanée, marchait avec majesté et portait la tête haute. Elle avait recours à tous les artifices de l'élégance, mais c'était manifestement le moyen d'afficher sa richesse. Elle traînait donc une plume à son chapeau, un renard argenté autour du cou, un immense sac en lézard dans sa main, de gros diamants sur ses doigts, et beaucoup de rouge sur sa figure.

« Je viens pour l'affaire, monsieur », dit-elle d'une voix enrouée, avec un accent indéfinissable. « Quelle affaire ? » « Vous savez bien. Je peux vous faire partir en Angleterre d'ici quelques jours, en Amérique si vous voulez. Je vous conseille l'Amérique, c'est plus tranquille. » « Comment ça ? » « Par avion, monsieur. Je vous préviens, je ne suis pas désintéressée. J'ai un truc, et je le vends. Je connais un monsieur très bien qui reçoit des avions anglais dans sa propriété. Je vous présente à lui et je vous recommande. Ensuite, vous vous mettez d'accord. Naturellement, vous ne dites pas que je vous ai demandé de l'argent. » « Combien voulez-

vous ? » « Il y a les risques, et puis la peine. » D'un coup d'œil, elle évalua l'appartement. « 35 000 francs, payables d'avance, naturellement. » « Me rembourserez-vous, si l'avion ne vient pas ou si je ne m'entends pas avec le monsieur ? » « Non ; tout ce que je puis, c'est vous faire un prix pour la prochaine fois. » Quand je déclinai l'offre, elle prit un visage peiné et me mit en garde : « Réfléchissez bien, c'est encore ce qu'il y a de moins cher ; si vous changez d'avis, voici mon numéro de téléphone. »

La dame fit une retraite très digne, et me téléphona quelques jours après. Mais je n'avais pas changé d'avis.

J'avais commencé mes recherches depuis près d'un mois sans avoir rien trouvé de sérieux. J'avais découvert deux ou trois garçons, partagés des mêmes sentiments et dans la même situation que moi. Nous avions formé un petit syndicat, et décidé de faire un fond commun de nos renseignements. Un d'entre nous finit par rencontrer un monsieur qui jouait double-jeu. Apparenté à de hauts personnages politiques, il avait libre entrée dans les anti-chambres et même dans les cabinets ministériels. Extérieurement, il aimait le Maréchal, prônait la Révolution nationale et portait presque la francisque. Mais ce n'était que pour mieux tromper son monde, car c'était tout le contraire. Il s'occupait de trente-six mille choses, et, en particulier, était à la tête de la meilleure des filières.

Ce camarade obtint pour moi, au bout de huit jours de négociations, une entrevue avec le monsieur. Il avait ses bureaux au premier étage d'un

building cossu. Le portier, les portes grillagées, les tapis écarlates, les murs en marbre, montraient que j'avais pénétré dans une antre du capitalisme. Je fus reçu tout de suite. La pièce était grande, claire, avec des meubles Empire simples et solides. Le maréchal Pétain, respectueusement accroché au mur, s'offrait en holocauste, et la photo d'une femme ornait le bureau. Un homme jeune, trapu, absorbé dans un dossier, m'indiqua d'un geste sobre un fauteuil. Quand je lui eus expliqué mon affaire, il prit sa tête entre ses mains pour réfléchir un peu. Après avoir bien cogité, il se mit à m'interroger, tout comme l'espionne, mais au lieu de la fantaisie appliquée de la belle enfant, il procéda avec le sérieux de l'homme habitué aux responsabilités. Puis il me dit comme un médecin, la consultation finie : « Revenez dans huit jours. Mais n'oubliez pas la valeur du secret. La moindre indiscrétion pourrait nous être fatale à tous deux. »

Quand j'y retournai, il fut beaucoup plus cordial. « C'est entendu, mon cher ami, vous pouvez compter sur moi. Mais toutes les places sont prises pour le prochain convoi, vous devrez attendre un peu. » Les frais n'étaient pas élevés, une vingtaine de mille francs tout au plus. Mais pour ce prix-là j'avais quelque chose de sûr, le *nec plus extra* des filières. « Vous pensez bien, j'ai tout organisé moi-même. D'abord, une voiture vous conduit de Perpignan jusqu'en pleine montagne. Puis il y a une petite marche pour gagner l'Espagne ; vous irez de ferme en ferme, sous l'escorte des meilleurs passeurs ; vous serez reçus partout comme des rois. C'est que je suis connu, vous

savez, dans la région. Mais surtout, vous éviterez la prison, car on ne vous lâche qu'à Barcelone, à la porte du consulat anglais ou américain, au choix. Dans les autres filières, on manque trop souvent de conscience : on laisse les évadés en plan à la frontière, et ils se retrouvent bien en Espagne, mais en taule. » Je le quittai sur ces bonnes paroles.

Deux jours après, convocation urgente : départ immédiat. Un des partants manquait à l'appel, j'était désigné à sa place. Les consignes étaient les suivantes : le chef du convoi était mon ami Pierre ; chacun se rendrait par ses propres moyens à Perpignan, et s'installerait à l'hôtel du Carillon, jusqu'à l'arrivée de Pierre. Nous serions là en toute sécurité, le patron était un ami, et ne nous ferait pas remplir de fiche de voyageur, ce qui était précieux avec toute la Gestapo qui traînait à Perpignan.

Tout se passa bien d'abord : pas de mauvaises rencontres dans le train, pas de contrôle de papiers à la sortie de la gare. Je partis à la recherche de l'hôtel. Je me sentais très loin de la guerre, dans cette ville, pleine de jardins fleuris et de cafés où des méridionaux en chemise dégustaient des apéritifs multicolores ; des jeunes gens se promenaient en toute quiétude bras dessus bras dessous avec des filles brunes aux foulards vifs, les vieux trams jaunes remplissaient les rues. J'entrai enfin dans la vieille ville avec le quartier espagnol groupé autour de la cathédrale. D'immenses murs blancs cachaient les maisons, des commères, assises sur des chaises, bavardaient sur les seuils, une eau sale coulait au milieu des

ruelles. Je réveillai une vieille femme qui somnolait au soleil. « L'Hôtel du Carillon, l'hôtel du Carillon, ça se trouve sous la cathédrale, tenez là-bas. »

Je pénétrai par une porte entre-bâillée dans un couloir sombre, avec des murs peints à la chaux et un sol en carrelage. Au fond, dans une petite pièce, une gitane grasse et déjà mûre était écroulée dans un fauteuil ; elle épluchait des légumes, dont les pelures s'accumulaient sur sa robe, entre ses cuisses écartées. Elle souleva la tête pour me regarder. Des petits yeux vifs perçaient une graisse jaune, ses cheveux à la garçonne tombaient en une frange luisante, des accroche-cœurs tremblotaient sur ses joues et d'énormes pendants en argent trouaient ses minuscules oreilles. Son corps informe était enfourné dans une robe à fleurs, de couleur vive, que tendait sa grasse poitrine ; des petites mains, gonflées et ridées, sortaient des manches. Sur le fourneau voisin, mijotait une ratatouille, qui empuantissait l'air d'un relent de graillon. Assis devant une table de cuisine, où traînaient quelques papiers et un encrier desséché, un jeune homme malingre faisait des écritures ; il m'examina soigneusement, la tête de biais et d'un air farouche. Après que la femme eut fait « Monsieur » avec l'accent du cru, je sortis gauchement le mot de passe.

Devant son air abasourdi, je répétai en articulant avec soin, mais elle ne comprenait toujours pas. Elle secouait négativement la tête à chacune de mes questions, la sainte vérité peinte sur sa figure. Personne n'avait retenu de chambre. Des jeunes gens ? C'était peut-être les footballeurs qui

étaient descendus à côté. Non, elle ne connaissait pas monsieur Pierre. Devant mon insistance, elle commença à se fâcher et appela son compagnon à la rescousse pour justifier de sa bonne foi. Celui-ci non plus ne connaissait pas monsieur Pierre — à moins que ce ne soit le jeune homme qui était venu ce matin. Il avait demandé après des gens, puis il était parti en disant qu'il repasserait. La bonne femme me regardait avec des yeux ronds et méfiants. Dans sa tête trottinaient toutes les hypothèses d'une vieille hôtelière habituée à bien des choses.

Quand je demandai une chambre, elle fit signe au garçon de s'approcher d'elle, et ils tinrent un conciliabule pendant un bon moment. « Je veux bien, dit la gitane ; ce sera cinquante francs par jour, mais, faut d'abord remplir les fiches. » Je m'exécutai aussitôt ; elle scruta attentivement mes déclarations, et me dit d'un ton radouci : « Faut m'excuser, monsieur, mais c'est pas de ma faute ; la police, elle nous fait bien des misères ; je vous le dis, le métier n'est plus tenable ; vous aurez le 4, monsieur, une belle chambre. »

Elle appela Anita, une infecte souillon édentée, pour me conduire au 4. La pièce était misérable ; l'ameublement consistait en un lit de fer, avec un édredon crasseux et des draps sales, et une chaise cassée ; des journaux bouchaient les carreaux brisés ; les murs, au papier décollé, laissaient tomber des gravats sur le plancher. Tout le luxe résidait dans le lavabo et surtout dans le bidet.

Je passai là-dedans deux journées entières à attendre ; je n'avais aucun renseignement qui pût me permettre de retrouver la filière dans la ville ;

je n'osais même pas m'absenter de peur de manquer un visiteur ; dix fois par jour, j'allais demander à la patronne si personne n'était venu me demander, mais elle grommelait toujours non avec une totale placidité. Je commençais à avoir peur, à redouter une visite de la police ou de la Gestapo, et j'avais maintenant l'impression d'être dans un traquenard. J'épiais chaque bruit dans cette triste demeure. Toutes les heures, la cathédrale m'envoyait la volée formidable de ses cloches. L'hôtel lui-même était plein de rumeurs, surtout à la fin de l'après-midi. Couché sur mon lit, en essayant vainement de lire, j'entendais des pas dans la chambre voisine, des portes qui claquaient, des chuchotements, des rires de femmes, le bruit de l'eau qui coule et gargouille dans les tuyaux. La patronne traînait ses savates dans le couloir, la boniche se cognait dans l'escalier, le garçon me regardait fixement chaque fois que je descendais. Le troisième jour, j'en eux assez, et, renonçant à mes espoirs, je décidai de rentrer à Paris. Comme je montais dans le train, j'aperçus mon camarade Pierre qui faisait de même. Nous nous regardâmes heureux et éberlués, et, aussitôt installés, nous nous racontâmes nos aventures, tout comme dans *Gil Blas*.

Mais son histoire était bien plus amusante que la mienne.

« Je suis arrivé à Perpignan, fit-il, un jour avant toi, muni de l'adresse d'un fonctionnaire de la préfecture, qui devait s'occuper de tout. Je suis donc allé au Carillon ; quand j'ai vu le genre de l'établissement, j'ai trouvé plus prudent de me loger ailleurs. Le lendemain, j'ai été voir le bon-

homme ; il avait son bureau au dernier étage d'un vieil immeuble administratif, fabriqué de portes et de couloirs. Je trouvai derrière un monceau de paperasse un vieux type barbu en train d'éplucher un dossier. Je lui dis le mot de passe, il eut l'air, lui aussi, abasourdi. J'essayai alors le nom du patron. Cette fois-ci, ça rendit. Il me serra alors la main avec chaleur. « Comment va-t-il, ce cher ami ? Viendra-t-il bientôt nous voir ? En quoi puis-je vous être utile ? » Je lui expliquai l'affaire. Cela parut l'anéantir. « Mais je n'ai jamais entendu parler de quelque chose de semblable, d'une, comment vous dites, d'une filière. Je me souviens qu'il m'a une fois demandé si je pouvais, le cas échéant, faire passer un garçon de l'autre côté. Je lui ai répondu que je ne m'y entendais guère à ce genre d'affaire. Ç'a été tout. Je ne vous cache pas, je suis surpris, très surpris. » Mais c'était un brave vieux, car, devant ma déception, il se grattait l'oreille de son doigt d'un air embêté. « Laissez-moi réfléchir, reprit-il. Ma bonne est l'amie d'un contrebandier, elle saura peut-être quelque chose. Revenez ici demain à dix heures. »

Le lendemain, il mit son chapeau sur la tête quand j'arrivai et m'entraîna dans un petit bar périphérique. Il me présenta à un malabar à la mine inquiétante, qui, accoudé sur le comptoir, nous attendait manifestement.

— Voici le brave jeune homme qui, avec cinq camarades, veut passer en Espagne, pour aller se battre dans nos armées !

— Je vous félicite, fit le malabar, en veine de politesse. Puis il commanda trois apéros. — C'est

moi qui paye — Permettez, mon cher, rétorqua le vieux birbe. — Vous paierez une tournée tout à l'heure, mais celle-là c'est la mienne, coupa le costaud. Il se tourna vers moi : « Vous choisissez mal votre moment, avant, c'était facile, maintenant, on a neuf chances sur dix de se faire poisser. Vous comprenez, j'hésite. Enfin, si vous y tenez, je vous conduirai. — J'attendais ça de vous, dit le vieux ; nous autres, Catalans, on est des hommes. — Ça va, ça va, grogna le malabar. Etant donné les risques, je demande vingt mille francs par tête de pipe, et, je vous laisse à trois kilomètres de la frontière. Et puis, je vous le dis franchement, si vous en trouvez un autre, ne vous gênez pas, je préfère gagner l'argent autrement, je tiens à ma peau, que diable. Je vais vous donner un bon conseil, rentrez à Paris. Quand les choses s'emmanchent aussi mal, vaut mieux ne pas insister. Vous offrez votre tournée, dit-il au vieux, ou pas. » Celui-ci s'exécuta.

Chaque fois que je passais au Carillon, la patronne me disait invariablement que personne n'était arrivé ; j'ai décidé de rentrer à Paris pour tirer l'affaire au clair ! »

J'exprimai ma propre opinion par un haussement d'épaules. Je me demandais alors si le patron était un cinglé ou un idiot. Je me trompais d'ailleurs dans cette alternative, et j'ai appris par la suite qu'il avait fait une résistance très active et que, torturé par les Allemands, il n'avait rien dit. Je n'ai jamais compris le fin mot de cet épisode.

De retour à Paris, je repris mes recherches, mais sans aucun résultat pendant un mois. Que

de conciliabules, d'espoirs démentis, de promesses non tenues, de paroles en l'air. Rien de plus décourageant que cette bonne volonté générale, qui vous berce de mots et n'est qu'impuissance. Je commençais à devenir sceptique sur l'existence des filières. J'avais accumulé les échecs dans le monde policier, dans le milieu des affaires, dans les cercles politiques ; ce fut le faubourg Saint-Germain qui me tira d'affaire. Je connaissais un jeune garçon de bonne famille et d'authentique noblesse, qui se destinait au business. La guerre l'avait pris sur le banc des lycées, l'armée l'avait charmé. Il lui semblait maintenant être né avec une épée à la main. Les écoles militaires lui avaient enseigné la rigidité de l'honneur, la supériorité de la cavalerie et le mépris courtois des civils, à l'exception peut-être des gens du monde. Il était resté dans l'armée après l'armistice, en se demandant où était le devoir : les officiers, dans les cas difficiles, ne savent jamais où il se trouve par suite des exigences contradictoires de leur conscience sévère ; ils se tirent de ce mauvais pas en recourant à la servitude militaire. Mais après la dissolution de novembre 1942, ce jeune homme ne put supporter longtemps le complet-veston, et, enfin éclairé, décida d'aller rejoindre l'armée d'Afrique. C'était un garçon robuste, beau, impassible. Il savait manier le silence avec art, et parlait d'un ton détaché. Il poursuivit parallèlement à moi des recherches longtemps infructueuses, mais sa famille était fort répandue dans le noble faubourg.

Un jour il arriva chez moi hors d'haleine et m'entraîna sans me donner d'explications. Nous

entrâmes bientôt dans un somptueux immeuble moderne situé sur la rive gauche. Mon camarade avait pris la tête des opérations, il avait le calme des missions dangereuses. Il s'adressa à la concierge avec un naturel parfait, arpenta le couloir à grandes enjambées et sonna un coup bref et décidé. Une femme de chambre bien stylée nous introduisit aussitôt dans un très grand salon. C'était la pièce de gens pourvus d'un arbre généalogique. Cela sentait l'héritage. Les meubles étaient ceux qu'on se transmet de génération en génération dans les bonnes familles : grands tableaux, encombrés de batailles et d'ancêtres, dans des cadres dorés, tapisseries mythologiques, tapis à ramages, bergères et guéridons, canapés munis de coussins profonds, pâtres en saxe et lustres de cristal. Tout était consacré au rouge, depuis les revêtements des fauteuils et les grands rideaux de velours jusqu'aux personnages drapés des Gobelins et aux trognes rosées des aïeux. Seules les notes vertes des figurines, les roses et l'or d'un soleil couchant, la chair laiteuse d'une Junon égayaient cette sévère ordonnance.

La comtesse fit son apparition au bout de quelques minutes, et tendit sa main maigre et nerveuse à mon camarade, qui la porta à ses lèvres d'un geste habitué. Elle était essentiellement femme du monde, mais sans la mièvrerie et les airs pâmés des égéries, sans les allures excitées et les petits cris des dames à talent, et sans la distinction glacée et la politesse distante des orgueilleuses. Elle imposait naturellement le respect, car, dans ses allures brusques, sa voix fêlée, un peu tremblante, ses yeux ardents, se devinaient beau-

coup de bonne foi et de bonté. Elle était déjà d'un certain âge, plus jeune sans doute qu'elle ne paraissait, car l'intensité de la vie l'avait comme brûlée ; ses traits amaigris, sa peau ridée et les crispations qui déformaient sa bouche surprenaient ses traits. Elle avait encore l'habitude de la beauté, à la façon dont elle tordait ses cheveux dorés, à la grâce avec laquelle elle portait une robe noire toute simple, à l'harmonie de ses gestes ; elle avait renoncé à toute prétention, mais sans doute sans y croire. Elle s'exprimait dans un français garni de phrases polies et de tournures précieuses, elle s'efforçait de faire abstraction de son rang, de sa distinction, pour se consacrer toute à l'action. Elle parlait donc comme un orateur, en essayant, par son intonation, de donner plus de poids à ses mots, elle se voulait démocratique, femme d'affaires, positive. Parfois, regagnée par une ancienne habitude elle employait une de ces tournures ironiques qui n'attachent d'importance à rien, puis, reprise par sa responsabilité, se lançait avec simplicité et vanité, dans une tirade pleine de sentiments distingués.

Mon ami commença par tirer de son portefeuille un bout de ruban marron, mais elle l'écarta d'un geste dédaigneux.

« Ce n'est pas la peine, monsieur. Je sais à qui j'ai affaire. Vous êtes officier de cavalerie, je crois ? Votre place est en Afrique, au combat. Vous aussi, vous êtes officier, monsieur ? » dit-elle en se tournant vers moi.

« Non ? mais je ne sais pas si je pourrai vous faire partir : en principe, je ne m'occupe que des officiers. Vous avez fait des études, vous préparez